

## Edouard Glissant et l'histoire antillaise

Katell Thébaudeau

---

Number 127, Fall 2002

Littératures de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55804ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Thébaudeau, K. (2002). Edouard Glissant et l'histoire antillaise. *Québec français*, (127), 33–38.

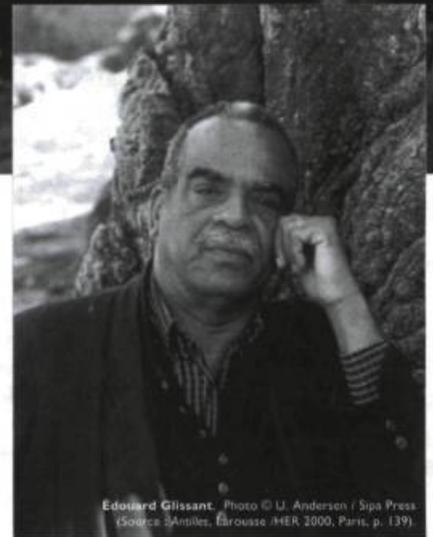
# Édouard Glissant et l'histoire antillaise

PAR KATELL THÉBAUDEAU\*

S'agissant de mettre au jour une problématique historique dans l'œuvre tant romanesque que théorique du Martiniquais Édouard Glissant, il convient de se tourner vers son *Discours antillais*<sup>1</sup>, publié en 1981. En effet, dans cet essai extrêmement fouillé, pour la rédaction duquel l'auteur convoque autant les sciences humaines que la littérature, la poésie, la philosophie ou encore la sémiologie, Glissant s'est penché avec beaucoup d'attention sur la relation que les Antillais entretiennent avec leur histoire, puisqu'il entreprend d'y analyser en profondeur les multiples facettes de la sourde mécanique qui a conduit la Martinique et la Guadeloupe, actuels départements français d'outre-mer, à expérimenter ce qu'il qualifie de « stade suprême de toute colonisation<sup>2</sup> ».

De fait, selon lui, les Antilles françaises sont aux prises avec un processus d'assimilation en voie d'achèvement, une mécanique de dépersonnalisation et d'absorption dans la métropole qui fait d'elles l'objet d'« une des rares colonisations réussies de l'histoire moderne<sup>3</sup> ». À l'époque, en rendant compte de la qualité de l'ouvrage, le journal *Le Monde* avait titré sur l'évident assassinat culturel des Antillais<sup>4</sup>, tant la démonstration était éclatante, et en 1994, lors d'une rencontre organisée par l'Université de Perpignan (France) autour du thème « Société et littérature antillaises aujourd'hui », Glissant réitérait cette condamnation sans appel d'un système colonial qui n'ose plus dire son nom et avance masqué, sous couvert de « départementalisation » : « En ce qui concerne la situation de la Martinique aujourd'hui, ce n'est pas être anti-français de dire qu'il s'agit là d'un système colonial dans sa plus grande pureté. Il y a de l'argent public pris sur les impôts des citoyens français qui est injecté dans les pays francophones de la Caraïbe. Avec cet ar-

Au XVIII<sup>e</sup> siècle les esclaves qui tentaient de s'échapper étaient poursuivis par des hordes de chiens féroces.  
Photo © Bridgeman-Walter Art Gallery/Liverpool  
(Source : Antilles, Larousse /HER 2000, Paris, p. 53).



Édouard Glissant. Photo © U. Andersen / Sipa Press  
(Source : Antilles, Larousse /HER 2000, Paris, p. 139).

gent injecté dans ce pays où il y a 30 à 40 % de chômeurs, mais où 40 % d'employés de la fonction publique ont 40 % de supplément par rapport à leurs équivalents français, les produits français sont introduits sur le marché ainsi balisé et établi en exclusivité et en privilège. [...] C'est un marché réservé et sur ce marché tous les bénéfices privés rentrent en France. L'argent public est déversé et l'argent privé rentre : c'est une forme parfaite de colonialisme<sup>5</sup> ».

C'est précisément pour mettre au jour les rouages de ce processus d'assimilation à outrance, tels qu'ils se sont organisés dans le temps, que Glissant se livre au fil de ses analyses développées dans *Le discours antillais* à une relecture de l'histoire antillaise.

Pour Glissant, le discours sur l'Histoire qui s'élabore aux Antilles a ceci de problématique qu'il est faussé dès l'abord par une erreur de point de vue, un problème de perspectives qui confine à la supercherie. Ce qu'il reproche à l'Histoire officielle de la Martinique telle que diffusée couramment, c'est avant tout sa surdétermination par rapport à l'Histoire de France<sup>6</sup>. La tendance veut, en effet, que l'on structure la chronologie antillaise, d'une part, en l'articulant à la liste des découvreurs et gouverneurs qui se sont succédés à la tête du pays, et, d'autre part, en la divisant en termes de siècles, règnes, guerres ou autres jalons. Pour autant qu'ils conviennent à l'articulation d'une chronologie de la métropole, ceux-ci manquent d'efficience lorsqu'il s'agit de mettre au jour une histoire réelle de la Martinique. Cette périodisation calquée sur celle de l'Histoire de France n'est, selon lui, qu'un avatar de la pensée assimilée, relayée par les historiens locaux, parce que fort confortable dans la mesure où « elle dispense d'avoir à fouiller plus avant<sup>7</sup> ». Or, l'objectif premier de cette publication polémique étant précisément de « crier le pays dans son histoire vraie<sup>8</sup> », Glissant va désamorcer cette logique assimilatrice, et suggérer une nouvelle périodisation de l'histoire antillaise, susceptible de correspondre à la vision interne qu'en auraient les Martiniquais et les Guadeloupéens.

Au nombre de ses propositions, l'on peut mentionner une approche qu'il qualifie d'« Histoire par pans<sup>9</sup> », qui consisterait à centrer l'histoire martiniquaise non plus sur les événements structurant la chronologie historique de la Métropole, mais plutôt sur une histoire de la canne à sucre, la culture de la canne ayant été dans l'Amérique des Plantations le moteur de tout développement et l'enjeu premier des orientations politiques ou économiques décidées par les puissances colonisatrices. Ce recentrage de l'histoire populaire sur celle de la canne à sucre permet de mettre au jour des périodes significatives. Glissant en distingue sept que voici :

- 1 d'abord la Traite et le Peuplement des îles, motivés tous deux par la nécessité d'importer une main-d'œuvre apte à tenir compte du climat tropical et à amorcer le développement des cultures de la canne à grande échelle ;
- 2 puis l'Univers servile, régi par des impératifs de production et de rentabilité des exploitations sucrières ;
- 3 cet univers servile ayant trouvé son mode de fonctionnement, on entre alors dans une période où le schème de la Plantation s'érige en système, se généralise ;
- 4 suit l'apparition d'une élite, souvent mulâtre, issue d'esclaves libérés pour des raisons particulières, avant l'abolition de l'esclavage, et la naissance des bourgs à la suite de la Libération de 1848 ;
- 5 la période suivante est celle de la victoire de la betterave sur la canne à sucre, cause de l'effondrement du système des Plantations, aux répercussions économiques désastreuses dans les îles ;
- 6 suit l'assimilation légiférée, en 1946, comme issue proposée aux Antilles françaises ;
- 7 depuis plane, selon Glissant, sur les DOM une menace de néantisation caractérisée par le risque de dilution des sociétés martiniquaise et guadeloupéenne dans la Métropole française, du fait de la politique d'assistantat menée par cette dernière<sup>10</sup>.



Menottes utilisées par les marchands d'esclaves.

Cette nouvelle périodisation, centrée sur l'histoire de la culture de la canne, lui paraît susceptible de réamorcer une dialectique féconde entre nature et culture antillaises. Elle met en évidence, de surcroît, un fait incontestable et lourd de conséquences : les changements décisifs qui commandent aux articulations de ces périodes temporelles, outre qu'ils sont dictés par les enjeux pécuniaires liés à l'économie sucrière, ont toujours été imposés aux peuples antillais de l'extérieur et en fonction d'une autre histoire. Ils n'ont jamais été le fait de la libre volonté des populations. De ce point de vue, Glissant diagnostique chez l'Antillais un syndrome de non-histoire causé par l'absence de toute participation de la collectivité aux prises de décisions faites en son nom. Il affirme : « Pour un peuple qui ne s'exprime pas, pour un peuple mentalement asservi, il n'y a pas d'événements, il n'y a que la non-histoire : l'absence à toute décision et à toute maturation qui le concernent<sup>11</sup> ».

Cette dépossession engendre chez le Martiniquais et le Guadeloupéen, floués de toute initiative, une relation à l'histoire puissamment névrotique, pathologique presque : « Nous pouvons être malades de l'histoire quand nous la subissons passivement tout en n'échappant pas à son poids taraudant. L'histoire (ainsi que la littérature) est à même de nous labourer, comme conscience et comme cheminement de la conscience, comme névrose (signe d'un manque) et tassement de l'être<sup>12</sup> ».

L'essayiste précise que la réalité de ce mal-être en termes de positionnement face à l'histoire se traduira, entre autres, par le recours populaire, en matière de datation et de souvenir, non pas à la chronologie officielle, mais plutôt à un calendrier éclaté qui se structure en ne tenant compte que de repères reconnus par tous, à savoir la mémoire des événements naturels, comme les cyclones, les éruptions volcaniques, les périodes de sécheresse, les crues ou les inondations.

À l'évidence, ces phénomènes naturels – dont l'ampleur suffit à marquer les mémoires – en viennent à tenir lieu de jalons, de signaux temporels et ils font sens dans des communautés qui ne se reconnaissent pas dans la chronologie proposée par l'Histoire officielle. Ils permettent, en quelque sorte, d'appréhender différemment l'histoire, dans le respect du pays réel, de sa géologie, de sa géographie, de son climat, loin des absolus occidentaux.

Pour remédier à cette situation de non-histoire à dimension névrotique, l'auteur se donne pour mission de procéder à une démarche de ré-appropriation de l'histoire antillaise. Il tient pour évident qu'on ne saurait combler les lacunes et meubler les silences de l'histoire antillaise qu'à la condition d'adjoindre à une approche de type analytique le recours à une démarche de type exploratoire qu'il développe dans le cadre de sa production romanesque. Le romancier vient relayer l'essayiste et c'est vers le champ de la création littéraire qu'il convient, dès lors, de se tourner.

S'agissant de mettre au jour une problématique historique en termes de production romanesque chez Édouard Glissant, le titre qui s'impose est bien sûr *Le quatrième siècle*<sup>13</sup>, paru en 1964, qui retrace l'épopée multi-générationnelle de deux familles issues de la Traite, les Béluse et les Longoué. Son premier roman, *La lézarde*<sup>14</sup>, publié en 1958, présentait une communauté martiniquaise figée dans une sorte de pré-histoire, comme prostrée dans un temps mythique, inapte à toute prise en charge du passé qui rendrait possible une projection dans l'avenir, bref une « société sans histoire » – pour utiliser la terminologie des ethnologues – mais décidée par la voie d'un processus électoral à en finir avec l'immobilisme. Les premières pages du roman portent la marque de ce tremblement, de l'imminence d'un changement décisif, qui nous présentent Thaël, nimbé d'une aura génésiaque, s'arrachant à l'espace édénique de la montagne pour accompagner le soleil dans sa chute, en une progression hautement allégorique et chargée de références bibliques.

Avec Thaël, avec Mathieu son frère de lutte, avec tous ces jeunes militants qui hantent les pages de *La lézarde* et mènent leur première lutte de libération, c'est le peuple martiniquais dans son ensemble qui quitte le temps génésiaque, le temps mythique, pour faire son entrée dans le temps historique, celui de la connaissance du Bien et du Mal...

*Le quatrième siècle* propose une autre perspective, celle de la révélation et la mise en mots d'une histoire non officielle, occultée, qui offre un panel quasi complet des stratégies glissantiennes en matière de re-



lecture de l'histoire antillaise, lesquelles sont autant de stratégies du dévoilement.

Glissant fait dans *Le quatrième siècle* le récit d'un long et patient face-à-face entre deux hommes que tout sépare : un vieillard, Papa Longoué, quimboiseur de son état, réfugié au haut des bornes, et descendant d'une prestigieuse lignée de nègres marrons, et Mathieu Béluse, jeune homme du bourg averse d'Histoire (avec une majuscule) et féru de logique... Pour l'enfant grandi trop vite qu'est le dernier Béluse, un enfant curieux de découvrir ce qu'est le passé et insatisfait du peu que lui en révèle sa laborieuse lecture des registres d'état-civil, Papa Longoué retrace, au fil de plusieurs séances, les frasques de leurs deux lignées. Pour ce faire, il recourt à deux sortes de parole : celle du griot africain d'abord, garant des généalogies dont il maîtrise la trame et les nuances ; celle du conteur ensuite, la « parole de nuit », une parole des profondeurs. Son évocation des temps passés, presque incantatoire, ne tient compte d'aucun présupposé en matière de chronologie. S'il structure son récit sur le canevas générationnel, énumérant depuis l'aïeul jusqu'au dernier descendant la litanie des noms et des destins, pour le reste sa narration est fantasque, imprévisible, et fait fi de toute convention. Une métaphore file tout le long du roman qui apparente la parole de Papa Longoué à la progression d'un vent têtue et décidé, poussant inexorablement depuis la plaine jusque

vers les cimes où se tiennent le récitant et son auditeur. Semblable à cet élément incontrôlable qu'est le vent montant à l'assaut du morne, la parole du vieil homme se déploie en spirale, une figure chère à Glissant, elle se méfie des exigences cartésiennes, des soucis de rationalisme. Elle est libre, elle a charge de dire la mémoire vraie, et pour dérouler cette « parole de nuit », Papa Longoué procède par ce que Glissant appelle des « visions prophétiques du passé ».

La vision prophétique du passé, d'énonciation paradoxale, puisqu'il peut paraître étonnant d'associer ainsi en une même locution « passé » et « prophétie », est exemplaire de cette « démarche de type exploratoire » préconisée par Glissant, qui fait ressurgir la face cachée des mémoires. Elle est, en fait, une manière de convoquer les temps disparus non pas à partir de détails historiques rationnellement assemblés entre eux, mais plutôt en partant des traces sillonnant le présent des communautés et témoignant d'un « avant » occulté qu'il s'agit de débusquer, de faire parler afin de projeter dans le futur le sens reconquis d'un passé enfin révélé. Aux Antilles, une trace, c'est un sentier qui part se perdre en forêt, qui n'a ni buts ni objets immédiatement évidents. À partir de ce motif, Glissant a élaboré en matière d'élucidation du passé une approche qu'il qualifie de « pensée de la Trace ». En procédant à une reconnaissance dans la conscience collective des

pulsions ou élans transbordés avec l'Africain razzé, l'auteur propose de faire remonter les fonds enfouis, la mémoire occultée, sous formes de visions prophétiques. L'histoire ressurgit dès lors de plain-pied dans le présent de ceux qui font l'expérience de ces visions, mêlant les temps pour mieux produire du sens.

C'est cette démarche qu'adopte Papa Longoué au fil de sa performance verbale devant Mathieu Béluse : pour le jeune homme rétif d'abord, subjugué ensuite, l'aïeul fait littéralement revivre un passé dont ils sont séparés par une distance quatre fois séculaire. La force de son évocation soulève en Mathieu des coins du voile de la mémoire et le procédé n'est pas sans évoquer la démarche psychanalytique qui consiste à faire tomber les barrières forgées par l'inconscient pour laisser remonter l'indicible, l'informulé. Mathieu, décillé par ce Maître-la-Nuit qu'est Papa Longoué, se voit ainsi révéler le cheminement tortueux et douloureux qu'ont suivi les siens depuis la descente du bateau dans la rade de Fort-de-France, un matin de juillet à l'aube des Temps Modernes, jusqu'à ce présent stérile dans lequel il se débat et qui le verra faire l'expérience au fil des romans de Glissant du combat politique, puis de l'exil, et d'un difficile retour au pays, à la terre natale...

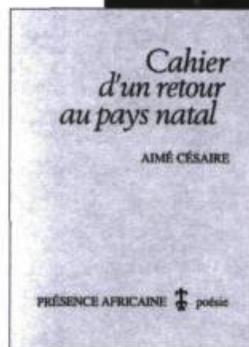
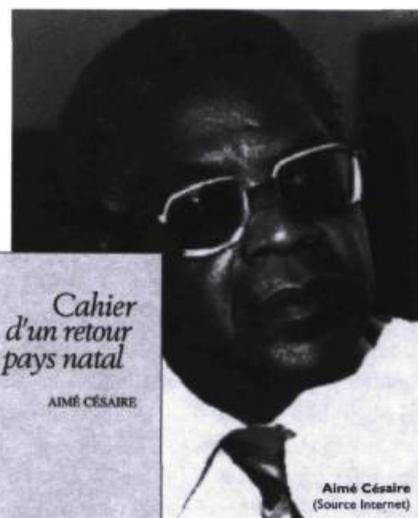
Outre son aptitude à reconnaître à l'entour les traces qui peuvent faire ressurgir les fonds oubliés en visions prophétiques, Papa Longoué, en tant que mémoire vivante de son peuple – pour reprendre l'expression que Bernard Assiniwi prêtait aux Beotuks<sup>15</sup> – a connaissance de ce que, en terre antillaise, la meilleure façon d'appréhender une temporalité tourmentée est encore de s'en remettre à une lecture de l'espace. Fort de cette connaissance, il révélera à Mathieu une manière autre de mesurer le temps passé depuis la descente du bateau, loin d'un simple et linéaire déroulé temporel, justifiant dans le même mouvement le sens du titre donné au roman : « Chaque jour ils affirmaient sans y penser autrement, pour marquer l'irritation ou l'admiration à l'égard de quelqu'un : "Ce nègre-là, c'est un siècle !" – mais aucun d'entre eux n'avait encore dit, la main en visière devant les yeux : "La mer qu'on traverse, c'est un siècle." Oui, un siècle. Et la côte où tu débar-

ques, aveuglé, sans âme ni voix, est un siècle. Et la forêt, entretenue dans sa force jusqu'à ce jour de ton marronnage, simplement pour qu'elle s'ouvre devant toi et se referme sur toi, elle qui ensuite va lentement dépérir, [...] est un siècle. Et la terre, peu à peu aplatie, dénudée, où celui qui descendait des hauts et celui qui patientait dans les fonds se rencontrèrent pour un même sarclage, est un siècle<sup>16</sup> ».

Poussant plus loin l'analyse en termes de rapprochement – voire de fusion – des échelles spatiales et temporelles, Glissant reprend à son compte la litanie de Papa Longoué et, arguant que « le paysage garde mémoire de ses temps<sup>17</sup> », il suggère que la simple observation de la terre insulaire, telle qu'elle s'est laissée modeler par les activités humaines, suffit à éclairer l'histoire qui s'y est déroulée. Le morne inaccessible et touffu où les marrons se réfugièrent pour se dérober à l'autorité du maître blanc ; la plaine où furent plantés les champs de canne ; les pentes où s'installèrent les familles à la Libération des esclaves pour y fonder de petites exploitations familiales, préférant souvent la misère d'un pauvre défrichage au camouflet d'un retour à titre de salarié exploité sur les terres du Béké ; les bourgs qui se constituèrent du fait de cette désertion des espaces agricoles restés aux mains des Blancs... tous ces fragments du paysage antillais sont riches de mémoire et d'histoire.

Ainsi est fondamentale pour Glissant la relation étroite qu'il suppose exister entre paysage et mémoire. Il l'affirme, « l'effort vers la terre est effort dans l'histoire ». Son œuvre romanesque tout entière porte la marque de cette conviction. En terre antillaise, espace et temporalité sont étroitement liés, Martiniquais et Guadeloupéens ne possèdent pas plus la maîtrise de la terre qu'ils ne disposent d'une histoire qui soit leur : la dépossession est double. Il en résulte que la nécessaire reconquête à laquelle doivent se consacrer les Antillais, elle aussi, sera double ou ne sera pas.

Ce souci de réappropriation est au centre des préoccupations de l'auteur. L'œuvre de Glissant est empreinte d'une dimension plus que simplement politique : elle a par-



Aimé Césaire  
(Source Internet)

fois des accents nettement messianiques. À

l'heure où il publiait *Le discours antillais*, il se sentait investi d'une mission de rassembleur de son peuple, et il caressait le rêve de poser en Martinique les bases d'une littérature nationale. Conscient d'appartenir à ce qu'il appelle « un peuple sans référence<sup>18</sup> » et toute poétique lui apparaissant précisément comme une quête de la référence, il s'en remet en tant qu'écrivain à son art et à sa pratique de la littérature pour combler les vides et les troubles de la conscience collective.

Dans cet esprit, il lui est apparu pertinent dans le champ de la littérature antillaise de fonder un nouveau mouvement esthétique auquel il donna le nom d'Antillanité, et qui se voulait source de références neuves, là où il lui semblait que ses précédents – dont la négritude césairienne – avaient échoué. Ce qu'il reproche, en effet, à la négritude d'Aimé Césaire, c'est de n'avoir été rien d'autre qu'une nouvelle manifestation de la stratégie du « Détour », si couramment pratiquée aux Antilles s'agissant de faire face au problème des origines. Ce que Glissant met en cause dans les prises de position de Césaire, c'est d'avoir fait le choix de se tourner vers un lointain passé africain au détriment d'un présent antillais. Les auteurs de la négritude lui semblent être dans l'erreur lorsqu'ils mettent la seule part africaine de leur être au centre même de leur identité, à l'exclusion de toute autre composante, pour utiliser la terminologie d'Amin Maalouf telle que développée dans *Les identités meurtrières*<sup>19</sup>.

Si Glissant estime juste et nécessaire de reconnaître dans le Martiniquais ou le

Guadeloupéen sa part africaine, il lui semble, en revanche, qu'on ne peut se contenter de réduire l'être au monde antillais à sa seule dimension d'Africain déporté. Il appréhende la Traite et la déportation comme un immense gommage, et il tient l'Africain razié pour un « migrant nu », ne disposant d'aucun arrière-pays culturel et qui n'a pu rien emporter avec lui de ses techniques d'existence ou de survie matérielle et spirituelle. Si ces techniques subsistent, selon lui, sous forme précisément de traces qu'il convient de mettre au jour, il n'en reste pas moins que l'esclave a dû se réinventer totalement à son arrivée sur la terre nouvelle, et que de cette nécessaire re-création est née une société originale, une culture particulière, unique, antillaise en un mot, qu'il convient de valoriser, enfin, et non pas d'ignorer, comme il lui semble que Césaire s'est contenté de le faire. Glissant affirme qu'un processus de créolisation est à l'œuvre dans les sociétés de l'Amérique des Plantations depuis leur constitution même, et que ce processus a donné naissance à des cultures inédites qu'il convient de reconnaître comme valables, hors de toute filiation à vocation exclusive. L'Antillanité, cette manière d'être au monde à nulle autre semblable, a surgi de cette gangue, de ce cauchemar qui propulsa des millions d'Africains sur les rives insulaires de la Caraïbe. Selon Glissant, la seule manière de réconcilier les Martiniquais et les Guadeloupéens avec leur histoire, avec leur passé, et de les amener à prendre en charge leur présent hors de



PATRICK CHAMOISEAU

## Biblique des derniers gestes\*

**L**a *Biblique des derniers gestes*, c'est le destin de Balthazar Bodule-Jules, révolutionnaire de tous les combats et légende vivante de la Martinique. Aussi vieux que l'univers, celui que les autorités coloniales ont appelé le « nègre-bois » a parcouru le monde en quête d'occasions de défendre la cause des opprimés de toutes espèces. Frère d'armes de Lumumba, de l'oncle Hô (Hô Chi-Minh), du Che, de Malcolm X, et de Ben Bellah, Balthazar Bodule-Jules a vu sa propre lutte dans tous les mouvements indépendantistes du globe. Ses mémoires, toujours suscitées par le souvenir des femmes qu'il a connues, sont racontées à travers la voix d'un journaliste de France-Antilles et d'un conteur local, Isomène Calypso, principal chantre de la légende Bodule-Jules.

Le livre de Patrick Chamoiseau, véritable forêt vivante, baroque et luxuriante où foisonnent les récits, les retournements, les métaphores et les personnages, se distingue par son extrême densité. Il semble que les quelque 788 pages de l'ouvrage (nombre se rapprochant étrangement de la somme des femmes que Balthazar Bodule-Jules prétend lui-même avoir connues tout au long de sa vie) aient pour mandat de couvrir tous les instants de la conscience du personnage : de sa naissance, dans les cales des bateaux négriers, à sa mort imminente, au moment où l'histoire est racontée, en passant par son enfance près de la commune de Saint-Joseph, peuplée de créatures magiques et démoniaques.

Il est vain de tenter de résumer une histoire aussi riche et aussi complexe que celle de la *Biblique des derniers gestes*. Cependant, certains personnages ont une telle importance dans la vie de Balthazar Bodule-Jules, que leur relation avec le protagoniste constitue l'essentiel du roman.

Ainsi en est-il de Man l'oubliée, sorte de prêtresse à l'état sauvage qui recueillera et élèvera à elle seule le jeune Balthazar Bodule-Jules dans les jungles de la Martinique (les enseignements de cette mère adoptive, mi-fée mi-ermite, se retrouvent même sous forme de sagesses annexées à la fin de l'ouvrage). Ainsi, de Deborah-Nicol Timoléon, le précepteur androgyne, qui éveillera Balthazar Bodule-Jules à la littérature et à la conscience révolutionnaire. Puis, de l'évanescence Sarah-Anaïs-Alicia, qui initiera le jeune homme à l'amour, à la poésie et à Saint-John Perse ; de Polo-Carcel, le danseur de combat au sexe double qui apprendra à Bodule-Jules comment vaincre un ennemi dans l'harmonie la plus fluide. Enfin, il en est ainsi de la terrible Yvonne Cléoste, la diablesse-sorcière au toucher glacial, qui sèmera la mort et la désolation sur le chemin de Balthazar Bodule-Jules et qui poursuivra celui-ci jusque sur son lit de mort en vue d'un ultime affrontement ayant l'oubli pour seule issue.

Ces personnages, brillamment orchestrés par l'auteur, donneront corps à la mémoire de Balthazar Bodule-Jules et leur souvenir accompagnera le révolutionnaire ardent sur les routes du monde, à la poursuite des colonialistes, impérialistes et oppresseurs de tout acabit. La conscience de Balthazar Bodule-Jules représente en fait la conscience de tous les peuples lésés de la terre et le combat de Bodule-Jules. Ce combat le place irrémédiablement en face de ses propres peurs et de ses propres passions, de sa vie et de sa mort. Livre méditation.

FRÉDÉRIC MARCHAND

\* Seuil, Paris, 2002.

toute assimilation, ce n'est pas de se contenter de les renvoyer à une Afrique perdue pour tous, mais au contraire de les aider à accepter, enfin, pour leur ancêtre non plus un lointain ascendant Bambara, Dogon, Toucouleur ou Mossi, mais plutôt cet aïeul esclave œuvrant dans les champs de canne. Cela revient à se reconnaître l'espace honni de la Plantation pour seule matrice, hors de tout rêve de retour à la terre originelle. Parce qu'il entend s'inscrire dans le présent et permettre à son peuple d'entrer dans le concert des nations libres et maîtresses de leur destin, parce que cette venue au monde passe par une pleine acceptation de sa qualité d'Antillais. Voilà les références qu'à force d'écrits Glissant entend donner à ses compatriotes, celles d'un ancêtre esclave et d'une matrice-Plantation, qu'il ne convient plus d'occulter, mais bien au contraire, de revendiquer.

Le terme de « revendication » n'est bien sûr pas choisi au hasard. Glissant, en effet, s'inscrit en faux relativement à cette conviction qui marque la conscience collective antillaise et qui veut que le fait de descendre d'une lignée d'esclaves qui ne sut se défaire de ses chaînes soit un motif de honte et de mésestime de soi. Soucieux de réhabilitation (un souci presque thérapeutique ici, pourrait-on dire, si l'on s'en réfère aux travaux de Frantz Fanon sur le sujet) il lui tient à cœur de mettre en évidence que l'ancêtre esclave est une figure ne manquant pas de prestige et constitue un aïeul honorable, une ascendance que l'on peut assumer le front haut. Si Glissant déplore en termes d'histoire antillaise l'absence de héros positifs, de figures légendaires, incarnation de la révolte, comme celles que comptent le passé et la littérature d'Haïti, s'il se penche sur une prestigieuse figure haïtienne le temps d'une pièce de théâtre – intitulée *Monsieur Toussaint* – publiée en 1961, il ne commet pas, pour autant, l'erreur de tenter de pallier la carence martiniquaise ou guadeloupéenne en matière de leaders révolutionnaires par un recours systématique aux héros de l'ailleurs. Au contraire, il pose pour principe que « Toussaint Louverture est un maronnet de la même espèce [...] que le plus obscur et le plus méconnu des Nègres marrons de

Fonds Massacre en Martinique<sup>20</sup> » et il rend hommage dans ses romans à ces déserteurs anonymes et oblitérés par les mémoires qui préférèrent la fuite au servage.

Mais, là aussi, Glissant cultive l'art de la nuance et privilégie une réalité historique bicéphale, constitutive des sociétés antillaises. Il n'est pas question, pour lui, de valoriser le personnage du Négateur au détriment de l'Esclave qui œuvrait dans la Plantation ou qui servait dans l'Habitation. De son point de vue, ces deux attitudes dans leur simultanéité et leur complémentarité ont contribué ensemble à faire de ce pays ce qu'il est. Dans *Le quatrième siècle*, par sa pratique conjointe d'une « poétique de la durée » et d'une « poétique de l'instant », il met en évidence combien ces deux figures de l'histoire antillaise que sont le Marron et l'Esclave incarnent, selon lui, une temporalité double qui marque le devenir historique de l'île. La figure du Marron – incarnée dans le roman par la lignée des Longoué réfugiés au haut des mornes et cultivant l'art de la voyance – s'inscrit par son attitude de *refus global* dans une dynamique de l'instant, de la fulguration spectaculaire et stérile. L'Esclave resté dans la Plantation, représenté dans ce même roman par le clan des Béluse auquel appartient le jeune Mathieu, du fait de son laborieux défrichage s'inscrit quant à lui dans la durée épique, dans une problématique de l'enracinement. La leçon du *Quatrième siècle* est dans la reconnaissance de ce que la naissance d'un peuple exige que l'on ait à la fois des Longoué pour protester et cultiver l'art de la trace et de la vision, et des Béluse pour faire souche. Glissant enseigne qu'à eux tous ils font l'histoire, ils sont l'histoire et ont droit à une exhumation méritée depuis les fonds des mémoires occultées.

Presque 40 ans se sont écoulés depuis la parution du *Quatrième siècle* et plus de deux décennies depuis celle du *Discours antillais*, et les préoccupations de Glissant se sont, depuis, déplacées. Si le devenir de son île et celui de ses voisins de la Caraïbe lui tiennent toujours à cœur, son cheminement poétique atteste, en revanche, de ce qu'il a bien dépassé les enjeux de l'élaboration d'une histoire et d'une littérature nationales, pour se projeter dans des dimensions d'ordre au contraire supranatio-

nal. En ces temps de mondialisation où, par réaction à la menace de globalisation, se développent de toutes parts des mouvements nationalistes toujours dévastateurs, Glissant semble plus soucieux de ce qui va advenir de la « totalité-monde », pour recourir à la terminologie qui est la sienne, qu'il ne se positionne dans des perspectives purement locales. Pourtant, dans ses écrits récents une récurrence se fait jour, celle de la nécessité, pour dériver librement dans le « chaos-monde », de procéder depuis un lieu incontournable, celui d'où la parole indéniablement est émise. Cet incontournable du lieu est celui de l'enfance, de la terre natale, aussi tourmentée et malmenée soit-elle, et quelques pages de son essai le plus récent, *Traité du Tout-Monde*, où il se hasarde à proposer pour son île un utopique et éminemment poétique projet de révolution et de reconversion, témoignent de l'immense amour qu'il lui conserve quand bien même sa « drive » l'en aurait éloigné presque toute sa vie durant.

\* Katell Thébaudeau est doctorante en études littéraires, Université Laval.

#### Notes

- 1 Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, 509 pages.
- 2 *Ibid.*, p. 108.
- 3 *Ibid.*, p. 109.
- 4 « L'assassinat culturel des Antillais », *Le Monde*, 14 août 1981, p. 9-10.
- 5 Catherine Delpéch et Maurice Raelens [dir.], *Sociétés et littératures antillaises aujourd'hui*, Perpignan, 1994, Presses universitaires de Perpignan, p. 130-131.
- 6 *Le discours antillais*, op. cit., p. 155.
- 7 *Loc. cit.*
- 8 *Ibid.*, p. 15.
- 9 *Le discours antillais*, op. cit., p. 157.
- 10 *Ibid.*, p. 156-157.
- 11 *Ibid.*, p. 100.
- 12 *Ibid.*, p. 137.
- 13 Édouard Glissant, *Le quatrième siècle*, Paris, Seuil, 1964, 290 pages.
- 14 Édouard Glissant, *La lézarde*, Paris, Seuil, 1964, 251 pages.
- 15 Bernard Assiniwi, *La saga des Béothuks*, Montréal, Leméac, 1996, 423 pages.
- 16 Édouard Glissant, *Le quatrième siècle*, Paris, Seuil, 1964, p. 268-269.
- 17 *Le discours antillais*, p. 262.
- 18 *Ibid.*, p. 191.
- 19 Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1998, 189 pages.
- 20 *Le discours antillais*, op. cit., p. 136.